

Sergio Miniussi

L'Employé de Prague

traduit de l'italien par Emmanuelle Bousquet et Michel Orcel

« ... J'apprends l'italien parce qu'avant tout j'irai probablement à Trieste. »
Lettre de F. K. à Edwing W., 1907.

Le Dr Franz Kafka, employé de la filiale pragoise des Assicurazioni Generali, descendit à la gare de Trieste le 20 décembre 1907. C'était un voyage improvisé, non remboursé par la société. À son arrivée, le Dr Kafka (diplômé en droit un an plus tôt) supporta très bien la *bora*¹ et décida de ne pas prendre l'omnibus. Comme son sac à soufflet constituait un bon contrepoids, il longea la gare sur la droite, là où l'entrée de Puntofranco s'allonge en une route qui rase les entrepôts vers le pont tournant, appelé en ce temps-là le Pont vert. Si notre personnage avait connu ce nom, il aurait certainement choisi un autre trajet pour rejoindre le cœur d'une ville qui n'était sa mère que par des liens professionnels. Toutefois, homme d'algèbre et non de théorèmes, ayant décidé son chemin, il le parcourut jusqu'au milieu du pont, entre le large et le canal intérieur. Le jeune Kafka portait un manteau serré à la taille sur une veste gris sombre, un chapeau melon sur la tête, et, Dieu sait pourquoi, ce jour-là, une fine cravate bleu pâle s'encastrait, tel un scarabée égyptien, dans l'amidon du col. L'italien, il le parlait à grand-peine : seulement quelques leçons en vue d'un éventuel transfert dans la ville de Miramare ; de plus, l'employé de Prague n'entendait pas se servir d'une langue baragouinée : chaque entretien à distance rapprochée était une façon d'abjurer. Écrire des lettres d'affaires, des mots à des amis ou un journal intime, ça, oui, mais réclamer au premier venu l'adresse d'un hôtel, quelle ignoble tribut ! Les choses existent, immobiles et inquiétantes. Notre voix anxieuse et la réponse bavarde découvrent ces arcanes d'où il vaut mieux s'enfuir, à condition de ne pas être seul dans une pièce, protégé par la vengeance de la plume et l'innocence, relative, de la feuille. À sa gauche, le canal était encombré de voiliers, d'épluchures de choux, de navets, de pommes et d'oranges ; à sa droite, plus bruyante sous les arcades métalliques du pont, la mer gonflait, d'abord en petites bulles qui se reflétaient dans les réverbères, puis plus compacte, au fur et à mesure que le vent la poussait loin de la rive. Le palais Carciotti était un globe d'air, et les petits arbres du bord de mer ne protégeaient pas vraiment le voyageur quand il pressa le pas vers le jardin de Piazza Grande. Peu à peu, le Dr Kafka sentit la brûlure de son sac à soufflet et, dans le creux de la main, le picotement de la poignée. Désormais, au cœur de la *bora*, face aux cendres de la mer,

1. La *bora* est un vent d'est-nord-est qui descend des Alpes orientales vers le golfe de Trieste. Ce vent violent et froid est à ce point présent dans la vie de la ville qu'il fait partie de la mythologie triestine.

il ne lui restait plus qu'à poursuivre sa recherche d'un hôtel bon marché, peut-être à proximité des quais. Le Dr Kafka ralentit toutefois sa marche et cala du bout des doigts son melon sur sa tête, afin d'éviter de ridicules et fâcheux inconvénients. Derrière lui, la mairie et, des deux côtés, l'immeuble de la Lloyd et le palais du Gouvernement étaient comme trois papiers-buvards. Au centre, à l'une des tables solidement arrimées à leur support de fonte, s'assit notre fonctionnaire en déplacement spontané, le Dr Kafka, que nous avons accueilli à la gare de Trieste la nuit du 20 décembre 1907.

Entre les buis et les rampes des rues, le Dr Kafka dormit une demi-heure, agacé de temps en temps par une bourrasque plus forte. Pourtant, son couvre-chef résista, le manteau fut clément. Le visage, moins, beaucoup moins. Mince comme le papier qu'emploient les enfants pour les cerfs-volants, plus délicat vers le croissant bleuâtre sous les yeux, le visage de l'employé nocturne perdait dans l'obscurité triestine le pardon et la superbe, se liquéfiait dans la tristesse des rêves pour mieux se réchauffer dans l'espérance. D'un être abandonné sur un banc, il nous reste ce geste exquis du dos de la main qui accompagne la joue, les jambes croisées et aussitôt dépliées, le talon de la chaussure dans le gravier. Il dormit une demi-heure, comme nous l'avons dit, puis, rajustant sa mise d'un geste habile et bref, son sac à la main, il poursuivit une route qu'il ignorait lui-même et qui devait le conduire vers une auberge ou dans quelque autre lieu. La *bora* était tombée, et, pendant cet instant de répit (certains édifices à statues et bas-reliefs lui rappelèrent sa condition de gratte-papier), l'employé Kafka recommença à marcher en rasant les façades des palais, comme s'il craignait un cheval fou. Il marcha pendant quelques minutes, progressant peu à peu dans la vieille ville désormais déserte, à l'exception des maisons closes et des auberges. Pour qui arrive en étranger dans une ville, si l'infortune de l'insomnie l'opprime, un verre de vin est un agréable remède, et une visite dans ces établissements devient souvent un sauf-conduit. Franz Kafka choisit l'auberge. Elle était petite, basse, incrustée dans l'angle d'un carrefour; elle ressemblait davantage à une remise qu'à un débit de boissons; mais le vin excellent – un *refosco* d'Istrie – faisait oublier la saleté des tables et, surtout, estompait doucement l'angoisse d'un long voyage. Le chapeau melon et le manteau en tire-bouchon de monsieur Kafka – et pourtant il fut discret, presque une ombre – déclenchèrent aussitôt l'alarme: un manœuvre observa qu'on pouvait retourner cet accessoire – le chapeau – pour un bruyant besoin naturel; ils observèrent également que le petit manteau, très beau par ailleurs, aurait mieux fait l'affaire comme tuyau de poêle. Le Dr Kafka but à contre-cœur le premier verre de vin, mais, se sachant en déplacement non remboursé, descendu des collines de son père vers la mer d'une mère éternelle, il voulut boire jusqu'au bout aussi bien le vin que l'ironie, vivant ainsi ce dangereux enchantement où l'offensé est plus injuste que l'offenseur. Il eut, si vous voulez, la jeunesse. L'aubergiste, cependant, ne s'approchait que rarement de sa table – où, côté de son verre, il avait posé son sac et son melon –, profondément convaincu qu'un quart de vin devait rester la juste mesure pour un tel client. Si bien que le Dr Kafka n'eut pas le courage de commander un autre verre, alors que croissait en lui l'envie d'abandonner ce lieu, comme les anges qui, parfois, se détachent des fresques en miettes de couleur.

Trieste lui était antipathique. L'architecture de Marie-Thérèse était modeste et propre ; seules lui plurent certaines figures : le cimier, la guivre et l'écu au sommet des porches, et les moustaches sévères sous le casque, qui ressemblait parfois à la carcasse d'une langouste. Trieste était trop simple ; elle avait la mer. Ses bateaux, en règle avec la quarantaine et les douanes, faisaient route vers les libres eaux de Sicile, jusqu'aux colonnes d'Hercule et au-delà, vers l'angoisse de l'Amérique. Un fleuve, en revanche, vous protège mieux : il a des digues et des berges, et suit une précise règle de sauvegarde. Pour éviter le vent, le Dr Kafka se dissimula sous un porche ; l'obscurité l'accueillit, et, dans l'espace noir, un chat à grosse tête de lion demanda aussitôt asile au sac à soufflet, posé à côté des guêtres du voyageur. Le Dr Kafka l'appela Souverain dans l'espoir antique qu'un nom répondît au destin – comme, dans son propre nom, les ailes de la corneille cachait des plumes chaudes pour la détresse. Au-delà du porche, la ruelle était agitée par la *bora*. C'était une nuit suspendue, incertaine, entre le chapeau melon d'un employé et le pelage d'un chat tigré. À cause du vin, ou grâce à lui, dans le grondement de la *bora*, même quand la pluie elle-même se déchire sous les bourrasques, l'avocat pragois sentit, entre le feutre et ses cheveux, s'insinuer un gros rouleau de poils, semblable à un vent chaud, celui-là, chaud et plus tranquille, tel un froissement de feuilles et de sarments, comme si une ouate vivante, la caresse d'un amour, occupait cet espace. Contre le mur du porche, l'homme respira fort, mais un tremblement de la bouche lui ferma les lèvres, tremblement qui, peu à peu, comme une vis dans le bois, pénétra jusque dans les os, descendit dans les jambes et les pieds, puis remonta en sens inverse, vers les dents et les yeux. Le sac à soufflet tomba sous le brusque choc du chat qui s'enfuyait. Du fond du rêve du chapeau et du porche, alors qu'il avait gagné Trieste dans l'hypothèse que bientôt son entreprise le transférerait dans ce siège maritime, le Dr Kafka comprit qu'il ne dormirait jamais entre Puntofranco et la Sacchetta. Même s'il avait tiré ses draps jusqu'aux oreilles, la *bora* lui aurait toujours arraché, loin des cheveux et du regard, la couverture. Son regard était effrayé, lumineux et injuste, comme chez beaucoup d'enfants.

Les arbres d'une avenue, épine dorsale du centre-ville, l'enfermèrent. Le brouhaha des oiseaux perchés là-haut, sur les branches, l'enchantait : des oiseaux de toutes races et de toutes régions, et l'on a presque envie de dire que ces volatiles tressaient, de bec à bec, les différentes fois religieuses, si bleues et si réelles dans le ciel de Trieste. Il suivit d'un pas normal la piste tantôt joyeuse tantôt terrestre et, au moment où il s'y attendait le moins, lui apparut une fontaine. Il but comme un soupir à son filet d'eau, et pensa que, si on l'avait transféré à Trieste, il n'aurait pas été difficile, tout compte fait, de louer une chambre dans ces parages. Il la voulait petite, anonyme et loin de la mer. Une fois qu'il eut abandonné la fanfare amicale des oiseaux sur les arbres, le Dr Kafka rentra dans la ville – ce boulevard bruyant est un cœur à part –, et il demanda les horaires des bains publics à un gendarme qui passait par là. Via Pondaes, s'entendit-il répondre. Selon l'autre, l'heure était très matinale, mais on lui indiqua la rue. Avec le zèle qu'il mettait à annoter les dossiers de son bureau, il suivit les indications du gendarme. Au débouché des rues, il trouva une vague placette avec des fenêtres fleuries – des géraniums dans des bacs –, mais dont le crépi était en mauvais état. Le bout d'un quartier. Le voyageur s'y arrêta, car, tombant traîtreusement sur son chapeau et le faisant tousser,

la *bora* le contraignit à se réfugier dans l'angle d'un porche. Un grillage de bois, des draps blancs et doux, des bonnets, des formes noires coururent le long des quintes de toux de l'employé, l'enveloppèrent, ne le guérèrent pas. Au contraire, elles lui arrachèrent les dernières plumes chaudes de la corneille, en cette nuit encore suspendue, incertaine, au bord de l'aube du 20 décembre 1907, lorsque, dans le renforcement d'un porche triestin, des vapeurs et des linges tièdes descendirent comme une escouade de diables sur le chapeau melon du Dr Kafka. La nuit est le lieu des poulpes et des cafards, le rat et le porc-épic y triomphent, et, à l'aube, le chien et le chat se partagent les dernières proies. L'obscurité de n'importe quel porche est une porte de l'enfer. Le Dr Kafka la vit et, éraflant son sac à soufflet contre le chambranle, il se livra au souffle de la *bora* et sortit dans les rues aux premières lueurs du matin. On aurait dit un émigrant. Mais, dans le contrat d'engagement du Dr Kafka, résidant à Prague, ni la loi de la *bora* ni la liberté de la mer n'étaient inscrites.

À l'aube, le voyageur fut remarqué par de rares passants, une marchande des quatre saisons, un père de famille et un cordonnier. Ils le virent, avec son sac à soufflet, se diriger vers la Gare. Le Dr Kafka dormit jusqu'à Prague.

mars-avril 1975.